

La poéticité de l'épigraphe dans trois romans de Malika Mokeddem



Faïza Baïche

Doctorante, Université de Constantine 1, Algérie

faiza.baiche@gmail.com

Résumé : L'objet de cet article est la réflexion à la question de l'appréhension de la poéticité de l'épigraphe du point de vue de son rapport avec le titre et avec le contenu afin de tenter de trouver un fil conducteur pour mieux préparer le lecteur à recevoir le texte. Réunissant trois illustres poètes et écrivains, Malika Mokeddem propose une poéticité extravagante mêlant deux époques différentes: l'Antiquité et l'époque contemporaine. Trois épigraphes dialoguent avec trois textes. Tel est le jeu d'intelligence proposé par l'auteur.

Mots- clés: procédé d'écriture, dialogue des textes, poéticité, réception des textes

شعرية كتابة منقوشة في ثلاث روايات لمليكة مقدم

المخلص: موضوع هذه المقالة يتمثل في طرح اشكالية استيعاب المدخل الفني وعلاقته بالعنوان ومحتوى الرواية الذي لجأت إليه الكاتبة من أجل إنارة القارئ وإعداده لتلقي النص . بجمع ثلاثة مشاهير من شعراء وأدباء تقترح الكاتبة مليكة مقدم شاعرية غير مألوفة تجمع بين حقبتين مختلفتين : العصر القديم والفترة المعاصرة . تحاور ثلاثة استشهادات مع ثلاثة نصوص . تلك هي اللعبة الذكية التي اقترحتها الكاتبة.

الكلمات المفتاحية: تقنية الكتابة - حوار النصوص - الشاعرية - تلقي النصوص.

The poeticity the epigraph in three novels of Malika Mokeddem

Abstract: The purpose of this article is a reflection on the question of the apprehension of the epigraph poeticity of its relationship with the title and the content in order to try to find a direct way for a good preparation of the reader to receive the text. Uniting three illustrious poets and writers, Malika Mokeddem proposes an extravagant poeticity which mingles two different eras: antiquity and contemporary era. Three epigraphs converse with three texts. Such is the game of intelligence proposed by the authoress.

Keywords: process of writing, dialogue of texts, poeticity, reception of texts

Cerner une définition adéquate pour la question de la poéticité s'avère complexe et ambiguë parce que, primo, notre objectif n'est pas de dé, le mot recouvre, en effet, une variété d'acceptions historiquement variables et même parfois contradictoires. Cependant, il nous semble pertinent de savoir qu' « épigrapher c'est toujours un

geste muet dont l'interprétation reste à la charge du lecteur.» (Genette, 1987: 159). Les épigraphes puisent dans différents genres: poème, hommage et théâtre. Malika Mokeddem convoque successivement René Char, Adonis et Euripide pour illustrer ses romans: *La nuit de la lézarde* (1998), *N'zid* (2001) et *Je dois tout à ton oubli* (2008).

Malika Mokeddem fait précéder d'une « antégraphie »² chacun de ses trois romans parce que selon le dictionnaire des littératures, cette technique « *redouble la fonction du titre* » et renforce la construction du sens du texte lu.

Dans *La nuit de la lézarde*, et *Je dois tout à ton oubli*, l'épigraphie est placée après la dédicace. Dans *N'zid*, l'épigraphie vient juste avant la dédicace parce que l'auteur marque une forte intimité pour ses dédicataires qu'elle qualifie de « *Ma tribu préférée* » et pour donner de la nouveauté à l'aspect formel de son roman.

Les trois épigraphes de l'auteur portent des références comme la présence :

- du nom de l'auteur ;
- de l'intitulé de l'œuvre dont l'épigraphie est extraite ;
- de quelques termes qui orientent le lecteur.

Ces trois orientations mènent un lecteur doté d'une grande culture ou non à faire le lien entre l'épigraphie, le titre et le texte. Patrick Rebollard (1996) avance :

« Pour un lecteur érudit, il saura faire le lien entre l'épigraphie, le titre et le texte. Pour un autre le lecteur qui ne possède aucune connaissance sur ces auteurs focalisera son attention sur le texte de l'épigraphie pour en faire également le lien ».

Les trois épigraphes sont infiniment suggestives et c'est ce qui les rend éminemment poétiques. Nous relevons dans les épigraphes de *La nuit de la lézarde* et de *N'zid* une part de la poéticité qui se remarque magnifiquement dans la musicalité des vers et de la légèreté du style. Dans *Je dois tout à ton oubli*, nous assistons à une ambivalence de la poéticité: d'une part, douce et paisible. D'autre part, celle qui se manifeste dans la violence de l'expression du verbe.

La nuit de la lézarde porte une épigraphie allographe parce qu'elle est attribuée à un auteur qui n'est pas celui de l'œuvre : René Char³. Il s'agit d'un extrait du poème « *La complainte du lézard amoureux* »⁴ poème obscur, fait sentir un impact surréaliste, c'est ce qui crée des difficultés de sa lecture suite à la concentration des images.

Le terme « *complainte* » a été cité à la page 225 : « *Il lui semble que la solitude des maisons vides s'égrène en complainte de toutes les absences et lui compose une symphonie de bienvenue.* » Ainsi, le personnage de Nour se hâte pour arriver au ksar. Elle ignore le mal qui provient de son cœur et qui l'empêche de respirer régulièrement. Il lui semble que la solitude et le silence ressentis dans les maisons désertes lui font

écouter une complainte de bienvenue. Ce sont des échos de voix venant de loin. Ils voulaient cette âme pour la libérer d'un mal longtemps éprouvé.

Le texte décontextualisé est classique, composé de quatrains à rimes croisées. L'avant-dernière strophe et les deux premiers vers de la dernière, vers pourraient établir un lien entre la citation et le titre du roman, la citation et le contenu du texte.

« L'écho de ce pays est sûr.
J'observe je suis bon prophète ;
Je vois tout de mon petit mur,
Même tituber la chouette.
Qui mieux qu'un lézard amoureux,
Peut dire les secrets terrestres ? »

Le choix de ces vers n'est pas insignifiant, au contraire, ils frappent par leur richesse de signification. De ce fait, Malika Mokeddem tente d'établir un lien avec le titre du roman et de créer un tissage thématique avec le contenu. Nous remarquons la présence de quelques termes qui aiguillent le lecteur comme : l'écho de ce pays, bon prophète, un petit mur, la chouette, un lézard amoureux, les secrets terrestres. Il est à noter que le passage est gouverné par un animal : le lézard; reptile vivant avec l'homme et parcourt les parois des demeures en se faisant sentinelle, voyant tout sans se laisser apercevoir. Le lézard a composé cette complainte parce qu'il ne sait pas chanter comme l'oiseau. Ainsi, il réfléchit et médite sur la vie et ses secrets.

Etant une figure emblématique de la résistance intellectuelle française, René Char évoque explicitement la lueur de la fin de la Seconde Guerre Mondiale : L'écho de ce pays est sûr (v1) à travers un lézard : *J'observe je suis bon prophète* (v2). Le pronom personnel « je » remplace un lézard amoureux de la liberté : *Qui mieux qu'un lézard amoureux* (v5). *Veut dire les secrets terrestres ?* » (v6): il voit et contemple de son petit mur avec délicatesse tous les secrets de la terre « *On pourrait inclure que ses longues heures d'immobilité au soleil sont le symbole d'une extase contemplative* » (Dictionnaire des symboles : 567) même la chouette, ce petit oiseau nocturne qui symbolise la sagesse dans le monde grec et qui ne supporte guère la lumière du soleil et après quelques révérences s'envole.

Je vois tout de mon petit mur (v3)
Même tituber la chouette (v4)

Cette prophétie de la fin de ces horreurs et de cette violence n'est prédite que par ce lézard qui côtoie les hommes et se déplace en toute liberté dans les crevasses des murs, ce qui lui permet de tout voir et de méditer.

A travers une métaphore filée, le poète se compare à un lézard pour dépeindre un monde qui refuse toute haine et toute violence. Il marque une sorte de résistance en écrivant ces vers représentant un chant d'espoir, de liberté et d'amour.

Dans *La nuit de la lézarde*, le texte de l'épigraphe comprend une analogie lexicale ; deux composantes du titre du roman :

- La nuit, faisant allusion à la chouette qui symbolise la mort ;
- La lézarde, féminin de lézard.

L'épigrapheur mène un jeu entre le titre et l'épigraphe. Dans ce cas, on aura certainement des difficultés pour comprendre la thématique rien qu'en lisant le titre et l'épigraphe. Et même si le lecteur fournit un grand effort pour repérer les points de convergence avant de lire le contenu, il ne réussira qu'à dégager que quelques hypothèses. Par exemple, « la nuit » laisse penser qu'un incident impressionnant s'est produit et au cours de laquelle une lézarde -lézard amoureux dans l'épigraphe - amoureuse et exceptionnelle est morte en se sacrifiant pour son amour, et pour sa liberté et la liberté de son pays ou bien ce serait l'écriture qui avance et qui ne s'arrête guère. Ainsi, la thématique s'éclaircira davantage en mettant l'épigraphe et le contenu du texte en relation.

Malika Mokeddem a fait référence à René Char : tous les deux veulent dépeindre un monde privé de liberté, et de paix et dans lequel le poète représenté par le lézard et la lézarde « Nour » en donne une vision très développée. De ce fait, les deux auteurs dévoilent leur congruence sur la même thématique : l'amour de la liberté. Tous deux suggèrent la nature, la liberté, la mort, l'amour, le rôle du poète et la résistance. René Char a manifesté la liberté par différents procédés. Ce sont les émois d'un lézard épris ou ceux d'une lézarde par Malika Mokeddem. Au fil de la narration, l'expression des sentiments donnent relief à la vie. Lorsque Nour a ouvert une lézarde vers le désert, pourtant son amoureux vient du village du côté opposé. Sassi lui dit : « [...] *L'attente est une façon de marcher. Ou de fuir. Je ne sais pas.* » (Mokeddem, 1998 : 202). Nour lui répond : « *L'attente d'un absent peut être une joie, au pire une impatience.* » (ibid., p. 202).

Une autre émotion, la mort, c'est-à-dire le voyage et le nomadisme de Nour et son désamour pour l'immobilité qui ont pu émouvoir le lecteur, délivre la protagoniste Nour d'un malheur : lui faire oublier les angoisses et les affres desquelles elle a souffert, les échos de la violence qui heurte le pays et l'attente inespérée et espérée de la venue d'un amoureux inconnu. Cette rencontre ne s'est réalisée que dans l'imagination : le rêve.

Nour se laisse envahir par cet état de rêve qui serait l'unique solution pour rencontrer celui qu'elle a tant attendu: Cet homme c'est bien Loïc Lemoine, personnage principal dans *N'zid* qui a été son guide et qui la suivait avec attention en pleine mer méditerranéenne.

La liberté ne réside pas uniquement dans le rêve, Char a démontré que la liberté de l'être humain figure aussi dans l'attachement à sa terre. Les vers de « la complainte du lézard amoureux » en témoignent, notamment le vers « Peut dire les secrets terrestres ? » Malika Mokeddem marque son enracinement à sa terre à travers le personnage de Sassi. Sa conviction est marcher pieds nus « *L'aveugle est si léger, et il marche pieds nus.* » (ibid., p. 13).

Nour préfère mourir dans ce désert, dans ce ksar parmi ces maisons qu'elle a tant apprivoisées et parmi lesquelles elle y célèbre sa mort plutôt sa liberté « *Elle s'assied dehors, s'adresse contre le mur, plante les pieds dans la terre puis les bouge pour les y enfoncer davantage.* » (ibid., p. 225).

Comme René Char se bat pour l'indépendance et la liberté des peuples, Malika Mokeddem combat les maux et les drames avec un style particulier. C'est un jardin spécial qu'elle cultive avec son ami Sassi. Ils le façonnent à leur goût. Au fil de la narration, les deux amis prennent conscience du danger qui guette cet héritage. Ils préservent cette parcelle de terre léguée par les ancêtres et dont la valeur est inestimable. Ainsi, ils protègent ce jardin de l'envahissement sablonneux. La narratrice confirme cet enthousiasme :

«Nour fait comme Sassi et continue à mains nues, jusqu'au plan dur de la terre. Nour et Sassi ne comptent pas le temps. Pas même celui passé à cette lutte contre ce sable qui au moindre souffle d'air, crépite de nouveau dans les roseaux, tombe contre la butère de briques, à leurs pieds. Et tout est à recommencer.» (ibid., p. 85).

Le jardin est le symbole de la vie et de l'espoir. Nour et Sassi accomplissent leur mission avec acharnement jusqu'au retour espéré des habitants du ksar. Cette résistance contre la nature et la tyrannie de l'être humain se perpétue avec une autre résistance : l'écriture.

Malika Mokeddem donne libre cours à ses pensées nomades qui se reflètent dans les réflexions que mène le personnage de Nour. A la page 201, Nour murmure à Sassi après le départ des Ksouriens et lui assure que la solitude leur permet de partir vers l'infini, vers la paix.

« - Quand ils ont tous déménagé, je me disais qu'en restant dans la solitude du ksar, nous, nous partions plus loin qu'eux. Qu'ainsi, nous trouverions certainement un peu de paix.

- *Plus loin dans quoi ?*
- *Pas dans, vers.*
- *Quelle langue me parles-tu là ?*
- *Une langue nomade. »*

Selon René Char et Malika Mokeddem l'écriture est une plainte faisant appel à l'union, à la réconciliation, à la paix. Ecrire ne cessera jamais, il y a toujours une continuité, une résistance.

N'zid est porteur d'une épigraphe allographe empruntée à Adonis, un dieu de la mythologie grecque, dont le nom réel : Ali Ahmed Saïd Esber alias, le plus grand écrivain et poète syrien et l'une des figures les plus emblématiques de la littérature contemporaine du monde arabe. Sa renommée lui a valu le prix littéraire allemand Goethe, l'un des plus prestigieux d'Europe. Adonis est une voix rebelle, qui veut être que poète. Adonis est comme ceux qui ont été sublimés par la poésie de Georges Schéhadé, poète et dramaturge à la fois, il est l'une des grandes figures libanaises de la Francophonie. Ses pièces théâtrales sont jouées dans le monde entier. Il est le premier à recevoir le Grand Prix de la Francophonie décerné par l'Académie française en 1986. Respect et admiration c'est ce que doit Adonis à Georges Schéhadé. Avec des révélations fracassantes, Adonis est parmi les plus grands critiques littéraires qui ont rendu hommage à Schéhadé. Il écrit :

*« Poète - tu n'écris ni le monde ni le moi
tu écris l'isthme
entre les deux. »*

Ce deuxième choix de l'épigraphe est un renforcement à la première du point de vue sémantique de la part de Malika Mokeddem par le biais d'Adonis à René Char tout en saluant Georges Schéhadé. Ces vers d'Adonis portent des éléments qui frappent notre attention « *écris, le monde, le moi, l'isthme* », ceci prouve qu'Adonis témoigne que la poésie de Georges Schéhadé est dominée par des thématiques récurrentes : l'enfant, la mère, le pays natal. Nous remarquons que dans le (v1) deux vocables précédés de la conjonction de coordination « ni ». Adonis l'a employée pour en déduire que la principale préoccupation du poète c'est bien la terre natale. Les termes « le monde » et « le moi » sont le miroir du pays d'origine parce qu'étant exilé, le poète est déchiré entre deux mondes, pour cette raison il préfère son entre-deux, ce refuge tant adulé.

En comparant le titre avec l'épigraphe, nous remarquons qu'un lien direct existe entre les deux. Adonis et Schéhadé ont connu un exil involontaire en s'installant dans un pays autre que le leur hormis Malika Mokeddem son exil est volontaire. En revanche, tous les trois vivent dans l'exil de l'imagination et de la création : l'écriture.

Vue ce contraste entre la lumière et les ombres, le personnage de Nora est inapte de vivre dans ce monde. Elle se réfugie dans la mer qui adopte à son égard le comportement protecteur d'une mère, d'une terre. Dans cette étendue maritime, elle erre ça et là célébrant sa liberté. *N'zid*, c'est mourir pour pouvoir renaître et nomadiser dans l'océan de l'écriture. Ce titre en arabe marque la mise en relief de la thématique : le pays natal.

Le récit fourmille de cet énoncé « *N'zid* ». Ainsi la protagoniste Nora erre dans la Méditerranée, égarée, tente de retrouver la mémoire. Le bruit de l'eau sur la coque lui revient dans le solo d'un luth. Ce n'est qu'à la page 30, et pour la première fois, qu'apparaît « *N'zid* », dit par une voix d'homme :

« Des gammes errantes, appels d'un luth esseulé, hantent sa tête. Soudain une voix d'homme, une voix rauque, étouffée par la rumeur de la mer, demande : - N'zid ? »
Les roulades du luth reprennent et vibrent dans le bateau. Nora se crispe, prie :
« - Zid ! Zid ! Zid ! continue ! continue ! continue ! »
Mais le luth s'est tu. Elle balbutie :
« - N'zid ? C'était qui ? »

D'une part, Nora recouvre son moi perdu dans cette voix masculine et dans ces sons de musique. D'autre part, elle retrouve son pays dans ses souvenirs d'enfance avec Zana et ses contes algériens. Sa passion, le dessin lui permet de dessiner sa mère, sa patrie.

Malika Mokeddem et Georges Schéhadé renaissent au fur et à mesure qu'ils continuent d'écrire la terre. Tous deux écrivent leur mère, leurs rêves et leurs souvenirs d'enfant et de jeunesse pour dire le pays.

Cet hommage à Georges Schéhadé a eu un impact colossal sur le choix de Malika Mokeddem. Adonis a évoqué une lancinante question celle d'un pays libre et uni, d'un monde de paix qui exclut toute sorte de violence et de haine.

De la forme poétique à la théâtrale, Malika Mokeddem nomadise dans l'Antiquité grecque en puisant dans la pièce tragique d'Euripide, Médée. D'origine grecque, Euripide reçoit une éducation de qualité. Dans la seconde moitié du Vème siècle avant J.Ch. il commence à forger sa carrière théâtrale. Bien que ses œuvres ne soient pas fort accueillies par le public, notamment ses pairs, qui étaient trop attachés au théâtre religieux, il réussit à remporter quatre fois le premier prix du concours tragique. Son impact sur certains dramaturges comme Racine et Corneille est important. Ce grand poète tragique a revisité les mythes dans ses écrits tel que Médée.

La pièce est une composition en vers et se divise en scènes où alternent des dialogues et des poèmes lyriques chantés par le Chœur. Malika Mokeddem s'inspire de la tragédie d'Euripide et réactualise « *le complexe de Médée* » en insérant dans son roman *Je dois tout à ton oubli* deux vers d'une tirade de la pièce traduite en français :

*Je préfère lutter trois fois sous le bouclier,
Plutôt que d'accoucher une seule.*

L'auteur a sans aucun doute puisé cette traduction dans une autre ressource c'est aussi un travail de remémoration signe de sa culture « *L'épigraphe est à elle seule un signal (qui se veut indice) un mot de passe d'intellectualité.* » (Genette, 1987:163).

La traduction que nous avons investie appartient à Henri Berguin : Je préférerais lutter trois fois sous un bouclier, que d'accoucher une seule.

Selon la version d'Euripide et la traduction de Henri Berguin, la pièce débute par le prologue rapporté par la nourrice des deux enfants de Médée concernant les événements qui se sont déroulés juste avant l'exil de Médée et de Jason à Corinthe ainsi que la trahison de Jason en épousant la fille de Créon. Médée refuse d'accepter la réalité, se venge de Jason en commettant la pire des horreurs : faire périr le roi et sa fille, elle ira jusqu'à tuer ses deux enfants pour se venger du père.

Euripide peint l'endurance d'une mère démunie de tout en signalant avant la tirade de Médée la didascalie qui suit : (Médée entre en scène, défaite.) Médée prend la parole, suite au chant du chœur formé de quinze femmes de Corinthe qui exprimait sa douleur, et leur découvre qu'elle a perdu le goût de vivre, et qu'elle désire mourir parce que son époux est devenu le pire des hommes, jusqu'à ce qu'elle arrive au passage de Henri Berguin, choisi par l'épigrapheur :

« Ils disent de nous que nous vivons une vie sans danger à la maison tandis qu'ils combattent avec la lance. Piètre raisonnement ! Je préférerais lutter trois fois sous un bouclier que d'accoucher une seule. »⁵

En établissant une comparaison entre les deux traductions, nous obtenons :

La première traduction de Henri Berguin : je préférerais lutter trois fois sous un bouclier que d'accoucher une seule, marque une préférence et un désir (emploi du conditionnel) pour la lutte sous un bouclier précis « un bouclier » que d'enfanter une seule. Et pour une perspective d'allègement, le traducteur évite l'emploi de l'adverbe plutôt et maintient la conjonction que.

La deuxième traduction investie par l'auteur : Je préfère lutter trois fois sous le bouclier plutôt que d'accoucher une seule, suggère l'expression d'une insistance (emploi du présent) sur un acte logique « je préfère lutter trois fois sous le bouclier » (le : désigne un élément générique) par rapport à un autre qui est absurde « plutôt que d'accoucher une seule ».

Dans *Je dois tout à ton oubli*, il existe un lien très fort entre l'épigraphe allographe et le titre. C'est un parallélisme du point de vue sémantique entre :

- « Je dois tout » et « lutter trois fois sous le bouclier »
- « à ton oubli » et « plutôt que d'accoucher une seule »

Cette épigraphe d'Euripide oriente le lecteur qui connaît l'histoire de Médée à essayer de comprendre le titre *Je dois tout à ton oubli* sans la lecture du contenu. De ce fait, l'emploi de «lutter» renvoie au combat que l'épigraphe Euripide a mené - si nous mettant en exergue sa modeste biographie - contre soi-même d'abord en recevant des études brillantes des sciences, puis en réussissant dans son parcours littéraire, ensuite en gagnant le prix du concours tragique, enfin ses œuvres demeurent investies jusqu'à nos jours. Son chef-d'œuvre *Médée* est un exemple de sa gloire. Une autre manière de lutter, c'est le sacrifice par amour de Médée pour son époux, sa patrie qu'elle regrette et les siens. Cette mère qui tue ses deux enfants pour se venger de leur père et pour ne pas le revoir dans eux, préfère vivre une situation autre: affronter un adversaire réel que de donner la vie à un enfant pour ensuite le tuer.

Malika Mokeddem comme Euripide, a dû lutter par ses études en s'appropriant une autre langue pour réaliser ses deux passions la médecine et l'écriture. C'est cet oubli d'une scène de violence qui est à l'origine de tous ces refus: obscurantisme, ignorance, brimade, soumission et même enfantement.

La thématique s'élucidera encore en traitant le contenu et l'épigraphe. Les termes de l'épigraphe «lutter, trois, accoucher» ainsi que des passages du texte nous guideront et nous serviront à étayer notre étude.

Malika Mokeddem s'inspire de cette scène de meurtre de Médée qui lui rappelle une autre qu'elle a vécue et revécue par la protagoniste Selma : «*L'âge de Médée hante Selma. Elle s'est imposée dès que celle du meurtre est venu lui dessiller les yeux lors de cette brusque restauration de sa mémoire.*» (Mokeddem, 2008: 83).

Malika Mokeddem effectue cette comparaison parce que les intentions du meurtre diffèrent. Pour cela, la signification du chiffre trois est nécessaire. Il représente trois personnages du genre féminin: la mère, Zahia et Halima.

- La mère: (prénom non cité), mère de Selma, la cadette de ses sœurs Zahia et Halima.
- Zahia: l'aînée, mariée à Oujda, femme adultère.
- Halima: la benjamine, promise à l'oncle Jason (son prénom n'est pas cité), doublement trahie par sa sœur Zahia et son futur mari l'oncle Jason.

Dans la pièce théâtrale, Médée a promis de faire des cadavres de trois de ses ennemis lorsque Créon la chasse de Corinthe elle et ses enfants.

La personnalité de Médée est éclatée, c'est dire qu'elle est répartie en deux personnages: Zahia et la mère. Malika Mokeddem a versé dans la mère la cruauté de Médée, la meurtrière. En revanche, comme Médée, Zahia est d'une beauté magnifique. Elle a vécu une histoire tragique à cause d'une relation avec l'oncle Jason qui a donné naissance à un fils de l'inceste. Zahia est culpabilisée car elle est une femme adultère; c'est une amoureuse passionnée, mais aussi la victime d'une union impossible avec l'oncle Jason et puis parce qu'on a commencé à lui tuer son enfant progressivement dans son ventre et sous les yeux une fois né. Ainsi, Zahia et la mère sont les victimes de l'ignorance et des us d'une société qui impose des humiliations constantes.

Il est bien clair que le point culminant qui a éveillé notre intérêt et qui constitue la divergence colossale entre les deux personnages: Médée et la mère sont les causes réelles de l'acte du crime. Pour Médée c'est l'orgueil et la jalousie, pour la mère c'est la honte et le déshonneur.

Pour embellir notre analyse, il est inéluctable d'évoquer les points de convergences entre la mère et Médée pour pouvoir caractériser et expliquer les agissements de chacune.

La mère est une infanticide parce qu'elle a tué de sang froid le bébé de sa sœur Zahia, né d'une union incestueuse. Assumer à la mère, seule, cette responsabilité serait une erreur. La décision du meurtre est familiale. La mère est comme toutes les femmes de l'époque vulnérable et victime des traditions et des us de la société, mais aussi de soi-même en devenant une meurtrière. La société ne reconnaît guère un enfant incestueux. Pour cela, cette vengeance et ce sacrifice sont un geste et une conséquence d'une fureur commune pour punir Zahia. La décision est prise. En somme, la famille a peur qu'elle ne soit la raillerie de la tribu, second motif de vengeance. La mère a étouffé un nourrisson et perd l'estime de sa sœur.. Il ne lui reste que l'exil du regret profond et sincère de ce péché. Ce geste a fait d'elle une infanticide et une criminelle à la fois. Suppliques ou prières ne lui rendraient guère l'orgueil perdu. En appliquant la rigueur et l'inflexibilité d'une tradition obscurantiste, la mère croyait préserver les siens par conséquent, retrouver la paix *«qu'est - ce que tu voulais qu'on fasse? On était bien obligés de tout étouffer! »*, affirme-t-elle à Selma. (ibid., p.76).

En vérité, Malika Mokeddem nous étale un nouveau regard sur la patrie à travers le personnage de la mère, cette Médée qui symbolise le pays, continue à se mutiler en mettant à l'écart ses enfants, en particulier, la femme. L'auteur veut une liberté sans trop de contraintes et d'obligations, une liberté permettant à l'individu de penser, de s'exprimer et d'agir. Ceci ne se réaliserait qu'avec le bannissement de l'obscurantisme et le développement de l'esprit critique.

En parallèle, victime d'un amour et de l'ambition d'un homme, Jason «*Jason trahit ses enfants et ma maîtresse et entre dans une couche royale ; il épouse la fille de Créon* », dira la nourrice au gouverneur des enfants de Médée. Médée sacrifie par amour pour son époux ses deux enfants. Elle s'adresse au Roi Créon lorsqu'il a voulu la bannir de Corinthe: «*Pitié pour eux! Toi aussi tu as des enfants, tu es père, il est naturel que tu sois bienveillant. Car ce n'est pas de moi que je m'inquiète, ni de mon exil, mais je pleure sur eux et sur leur infortune.*»

Ceci prouve que Médée a l'intention de rompre toute union avec l'homme qui l'a trahie en commettant le pire des actes, l'infanticide. Dans *Je dois tout à ton oubli*, la narratrice confirme ces propos: «*Médée ne se reconnaît aucune limite pas même les obligations d'une mère.*» (Mokeddem, 2008 : 84). Médée savoure ce crime, c'est un geste de punir Jason et de se punir. La jalousie est le levain de sa fureur. Elle se place au-delà de tout pour ne pas être la risée de la société; elle qui habite une terre étrangère, infortunée et chassée honteusement de Corinthe. De ce fait, elle n'a trouvé une terre, une patrie qu'en se réfugiant chez le Roi Egée.

Avec un esprit révolutionnaire, Euripide apporte de nouvelles techniques à la tragédie. Le héros ne se heurte guère aux dieux mais à l'amour. Dans notre cas, Médée dépasse toutes les limites pour obtenir ses droits en tant que femme victime de son époux. Elle est même allée au-delà de toutes les valeurs pour vivre dans la paix. Euripide ouvre un champ de réflexions sur les droits de la femme à la vie et au bonheur. Il nous montre aussi que l'être humain est né pour être libre et doit appartenir à une terre parce qu'il a le droit d'avoir une patrie. Ainsi donc, l'écriture est le moyen le plus adéquat qui a permis à Malika Mokeddem et à Euripide de mener un combat contre les maux et la tyrannie de l'être humain.

L'analyse de l'épigraphe nous a permis de mieux appréhender le contenu de notre corpus. Trois illustres signatures réunies par l'écrivain qui a voulu orner les différents romans tantôt en nous renvoyant à l'Antiquité avec Euripide tantôt à l'époque contemporaine avec René Char et Adonis. Certes, ces auteurs n'ont pas réellement vécu dans les mêmes circonstances, mais ils ont la même passion pour la poésie, l'amour et la liberté.

Notes

1 Cohen, J; 1995. *Théorie de la poéticité*, Paris: José Corti.

2 Nous soulignons que Fabrice Parisot utilise le néologisme d'«antégraphie» pour désigner la citation antéposée placée aux «avant-garde» du récit.

3 « Homme qui ne s'est jamais renié, qui n'a jamais renié ce qu'il avait fait. Il est resté fidèle à une première inspiration qui était rebelle de sarévolté. Cette révolte est devenue un combat. Ce combat est devenu une réflexion ». Romain Lancray Javal, professeur en Lettres; *Dire René Char : Redonnez-leur... René Char : Quelles préoccupations pédagogiques?* Paris, mars 2008, p. 21.

4 « Complainte du lézard amoureux», in « Sieste blanche », Les Martiniaux. Œuvres Complètes, Paris, Gallimard, Coll « La bibliothèque de la pléiade », 1983, p. 294. Char a noté le lieu et la date d'écriture du texte: *Organ*, août 1947.

5 Nous soulignons que les illustrations pour Médée sont prises de la pièce théâtrale *Médée* traduite par Henri Berguin.

Bibliographie

Chevalier, J. Geerbrant, A. 1982. *Dictionnaire des symboles, Mythes, rêves, coutumes, gestes, Formes, Figures, Couleurs, Nombres*. Paris: Ed. Robert Laffont. S;A; et Ed. Jupiter.

Depaulis, A. 2008. *Le complexe de Médée*. Paris: Deboeck.

Genette, G. 1987. *Seuils*. Paris: Seuil.

Larousse. 1985. *Dictionnaire des Littératures. Dictionnaire historique, thématique et technique des littératures*.

Mokeddem, M. 1998. *La nuit de la lézarde*. Paris: Grasset.

Mokeddem. M. 2001. *N'zid*. Paris : Seuil.

Mokeddem. M. 2008. *Je dois tout à ton oubli*. Paris: Grasset.

Rebollard, P. 1996. « *En lisant les épigraphes de Claude Simon*». Article paru dans: *Etudes françaises* Revue de la section de littérature française, n° 3. Tokyo Université Wessada. p.143-164.